

Éditorial

La poésie est difficile, Monsieur!...



aintes fois je me suis retrouvé devant une classe aux visages ternes,

*Leurs yeux vides comme les
fenêtres d'une usine abandonnée¹*

impassibles, étriqués, après avoir fait la lecture de quelques vers. « Je n'y comprends rien », dis une voix désempée. « La poésie est difficile, Monsieur, » fait écho une autre du fond de la salle. Alors, patiemment, je leur explique que le plaisir de la lecture est précisément dans le défi posé par le texte. Il faut apprendre à déconstruire, à déchiffrer, à analyser, et de ce travail surgit l'illumination. D'ailleurs, dis-je, il y a les admirables constructions, produits d'une manipulation virtuose de la versification et de la rhétorique. C'est beau! Enfin, que dire de l'agencement de sons et de silences, de mouvements et de pauses, pour créer une magnifique suite. Silence. « C'est encore difficile, Monsieur! » revient l'écho. Plus je m'efforce à les guider, à les encourager, plus je perds l'enthousiasme et je fais de moins en moins l'effort. D'ailleurs, je réduis de plus en plus le nombre de textes poétiques au programme de mes cours. C'est une véritable crise... peut-être de fin de carrière qui s'approche. *Burn out!*... peut-être.

Personne ne vient au secours. Les poètes ne m'aident pas non plus. Et graduellement donc je me range de l'avis des étudiants. Pourquoi, en fait, se casser la tête devant l'incompréhensible, devant un langage complètement tarabiscoté. Écoutons une voix de cette illisibilité :

*L'Ontario français refusa de jouer
A l'appendice de la Belle Province*

*Il préféra se noircir dans son ghetto
Plus grand que France et Espagne réunis*

1 Patrice Desbiens, « Cambrian Country », *LittéRéalité*, vol. VII, n^{os} 1-2 (1995), p. 120.

*Ce qui ne l'empêcha pas de se lover
En langue de Navarre et de Molière*

*Ce parler cheri plus que Mont Palatin
Qui ne le fera pas virevolter dans sa tombe*

*A la manière de Voltaire pour ses arpents
De neige négligée et méprisée sans vergogne*

*Le Trillium cultivera son jardin de lys
Et attendra des jours meilleurs².*

Ce poème devrait surtout « parler » à des étudiants de chez nous, de Toronto par exemple, mais ils se perdent dans son labyrinthe référentiel. Que dire de l'effet de ces vers sur un lecteur étranger. C'est l'énigme totale!

Citons aussi une strophe d'une poétesse franco-ontarienne :

*Mouette aux sueurs de glaise
moulant le désir
l'infini de sa vague
tu m'abisses dans ton aile profonde³.*

De belles images, sans aucun doute. Ces sons sibyllins plaisent, mais que veut-elle dire? Valéry écrit que le langage de la poésie n'a pas de but utile, ce qui est la fonction du langage de tous les jours. Soit, mais ce langage doit-il cesser de dire, de communiquer, et fuir la raison et l'entendement pour être poétique? J'ai l'impression souvent que certains poètes contemporains s'en fichent grandement du lecteur : on écrit pour écrire et pas pour être lu. Et la poésie, peu lue déjà, est éloignée davantage des rayons des librairies et des bibliothèques... et de nos salles de classe. Cette attitude est d'autant plus nocive dans le cadre d'une littérature mineure, marginale, comme celle franco-ontarienne.

SERGIO VILLANI
Université York

2 Hédi Bouraoui, « Canada (Ontario) » dans *Struga*. Montréal : Mémoire d'encrier, 2003, p. 36.

3 Andrée Christensen, « Jardin de mer », *LittéRéalité*, vol. IV, n° 1 (1992), p. 126.